

PROPHÉTIE

de Maurizio Giuliani

Il a fallu dix ans au réalisateur genevois d'origine italienne, Maurizio Giuliani, pour arriver à achever ce premier long-métrage. Rien que ce fait constitue un exploit en soi. Dix ans de tournage, d'obstacles à franchir, de tracas administratifs, de problèmes financiers et autres. Le film n'aura coûté que la modique somme de 756'958.20 Frs. Rien à voir avec les superproductions hollywoodiennes. Et pourtant lorsqu'on voit les scènes de manifestations et les centaines de figurants en pleine action, on se prend à rêver aux plateaux de prestigieux réalisateurs américains...

Genève possède enfin un jeune réalisateur de moins de quarante ans qui a osé se lancer dans l'aventure, devenue folle, d'un long-métrage. Alors que beaucoup d'autres se cantonnent aux courts-métrages, faute de moyens financiers, de temps à consacrer ou peut-être d'audace, Maurizio Giuliani ne s'est pas posé beaucoup de questions. Il a foncé tête baissée. Cela devait passer ou casser. On connaît la suite. En janvier de l'année dernière, la Ville de Genève accorde au jeune cinéaste un ultime crédit pour qu'il puisse achever son film à la condition de trouver une salle pour l'exploiter. Ce sera le Bio 72 à Carouge qui le projettera dès la fin du mois d'avril à raison d'une séance (celle de 22h.) par jour.

Prophétie relève plus de la tragédie que de la comédie. Le personnage principal, *L'Homme* (Guy Allemann), élevé dans un environnement familial très religieux, va devoir traverser toute une série d'épreuves difficiles comme le décès de sa mère au début de l'histoire ou le viol et le meurtre de sa femme Sarah (la ravissante et sexy Elisa Ovalle, actuellement animatrice à la TSR). Ces différents événements vont remettre en cause sa foi. Il va sombrer lentement dans une folie meurtrière auto-destructrice sur fond de guerre urbaine (scènes très réalistes d'émeutes et images documentaires du défilé militaire de novembre 1995 où l'occasion fut donnée à toute une jeunesse d'exprimer son malaise) et de prise du pouvoir en Suisse par l'extrême-droite.

On peut ne pas cautionner la vision des choses de Maurizio Giuliani. Critiquer son pessimisme quant à la situation politique et économique du pays, le traiter de Madame Soleil au rabais. Il a au moins le mérite de susciter le débat en nous montrant des scènes que le spectateur peut difficilement esquiver. La violence évidente qui rythme son film n'est après tout que le reflet d'une société où pour beaucoup les repères s'estompent, où les individus se recroquevillent dans un mutisme inquiétant qui explose ici et là sous formes de manifesta-



La Prophétie

tions, d'actions désespérées ou de terrorisme. Dans ce contexte, l'exemple algérien est bien le symbole d'une société partie à la dérive. L'autisme social, personnifié par *L'Homme* tend à se développer.

Ce film possède des qualités artistiques et littéraires indéniables. Si on peut passer sur une certaine partie de l'accompagnement musical un peu daté années 80, on ne peut rester indifférent devant la beauté contre nature de certains plans. Celui du viol, par exemple, dans le garage et du corps inerte de Sarah sur une voiture. Lorsque Giuliani s'attarde sur cette scène, revient avec sa caméra sur les lieux du crime, il nous fait inmanquablement penser à David Lynch et à ses obsessions morbides. Ce film est construit de manière concentrique. Les divers cercles sur lesquelles opèrent les personnages convergent tous vers un même centre : le chaos et la mort. Le caractère obsessionnel lychnien donne son empreinte à l'histoire.

Les trois parties du long-métrage : le décès de la mère, le mariage de *L'Homme* avec Sarah et la mort de cette dernière, le suicide de *L'Homme* ont une solide charpente de voix off à la prose inspirée décrivant de manière subtile les émotions de *L'Homme*, les lieux traversés, l'évolution de son état d'esprit. Il n'y a presque pas de parties directement dialoguées. Tout est en différé exprimant le décalage progressif de *L'Homme* avec la réalité. Les longues scènes tournées à l'extérieur où ce dernier est au volant de sa vieille Mercedes blanche nous font (re)découvrir des endroits de Genève que les autochtones n'ont plus l'habitude de regarder.

C'est un autre grand mérite de Maurizio Giuliani, il nous donne à voir comme dirait Godard.

Même si ce film peut paraître inachevé, voire brutal et parfois maladroit dans le traitement et l'histoire, il est indiscutablement l'oeuvre d'un cinéaste qui possède de réels talents artistiques, un sens de l'image certain et qui a quelque chose à exprimer, notamment sur notre bonne vieille ville de Calvin. De plus, on a le plaisir de voir Jean Schlegel en ténancier de bar habité par le message biblique dans une scène presque d'anthologie. Que demande de plus le peuple ?

Sortie au Bio 72 le 25 avril. Séance de 22h.

Damien Pattaroni

ROMÉO ET JULIETTE

de Baz Luhrmann. Avec Leonardo DiCaprio, Claire Danes, Paul Sorvino, Brian Dennehy, Diane Venora.

L'écran de télévision (image initiale du film) ne suffirait donc pas à raconter l'incroyable (dés)union du couple mythique, Roméo et Juliette. Il faut à tout prix que l'objet cathodique grossisse à tel point qu'il se confonde avec l'écran-scope de cinéma, pour qu'ainsi l'histoire en vaille la chandelle... L'actualité comme sujet de fiction; la littérature shakespearienne comme énième adaptation cinématographique.

Entre la réalité et la fiction, entre un flash-spécial et une bande-annonce de cinéma, il n'y aurait pas de frontières! C'est en tout cas ce que les images du début nous laisse pressentir.